

Philippe Dollo en interview : "l'acte photographique pour moi réclame une absence totale de réflexion"

- Lauréat
- Photo



Dans cet article :



[Philippe Dollo](#)

C'est à New York que Philippe Dollo avait trouvé l'inspiration pour livrer sa série *Fragile City*. Lauréat du concours SFR Jeunes Talents MAP 2010, le photographe, installé désormais à Prague, expose jusqu'au 30 mai dans la Galerie SFR Jeunes Talents du Festival de la Photographie de Toulouse. Nous avons recueilli ses impressions en tant qu'exposant et amoureux inconditionnel de la Photographie.

Né en 1965 à Suresnes, Philippe Dollo est photographe indépendant depuis 1990. Il a collaboré avec de nombreux journaux, magazines et ouvrages collectifs et son travail est régulièrement exposé. En 1997, il prend la décision de s'installer à New York et y réalise la série *Fragile City*. Cette série est exposée actuellement au MAP 2010 dans la Galerie SFR Jeunes Talents. L'occasion pour nous d'en savoir plus sur cette passion dévorante qui l'habite depuis vingt ans.

Quels sont vos modèles en photographie ?

Ce que je trouve fantastique avec la photographie, c'est que l'inspiration peut venir de toute part et être permanente : jamais la nourriture qui alimente votre passion de l'image ne peut se tarir. Il y a toujours le texte d'un écrivain qui vous embarque, un peintre qui vous émeut, une oeuvre musicale qui vous transporte, un film qui vous bouleverse et puis il y a l'ordinaire extraordinaire : un simple regard de l'être aimé qui en dit long, la vision de votre même endormi qui vous chavire ou, tout simplement, un contre-jour fabuleux éclairant la rue, un soleil d'été à travers une persienne... Tout cela pour dire qu'une liste de modèles m'est impossible à établir. Rien que pour les photographes, ceux que j'admire se comptent par centaines. Il suffit pour cela que je me sente simplement pris par la main et emporté dans un univers inédit, ébloui le temps d'une visite d'expo ou d'une lecture de portfolio, comme ce fut le cas il y a peu avec les images du photographe belge Thomas Chable ou le

travail d'Hiro Matsuoka découvert en passant par hasard devant chez Agathe Gaillard. Comment choisir quel grand maître me bouleverse le plus ? Rien qu'en suivant l'histoire, déjà, la première photo : la vue de la fenêtre du Gras de Niepce vers 1826 est un petit bijou... En ce moment, je fouine beaucoup dans la période de l'entre-deux guerres qui est d'une richesse infinie du point de vue photographique. A titre d'exemple de redécouverte, je pourrai citer l'oeuvre magnifique de la surréaliste Claude Cahun qui fut une grande inspiratrice pour Cindy Sherman. Habitant à Prague, je découvre aussi petit à petit un grand nombre de photographes tchèques des années 30 comme Drtikol, Funke et bien sur Sudek, ou des contemporains comme Pavel Banka. Fou et passionné de photo depuis 20 ans, la liste de modèles n'a jamais cessé de s'allonger... Comment oublier l'impact du premier livre photo que je me suis offert : *New York 1954/55* de Klein par exemple. En cherchant bien, ceux qui m'ont peut-être le plus influencé sont en fait les photographes que j'ai eu la chance de côtoyer et qui sont devenus des amis comme Steve Hart, Xavier Zimbaro, Serge Clément, Jean-Christian Bourcart, Jacky Lecouturier ou Olivier Culmann... Reconnus ou non, peu importe, ce qui est formidable c'est que vous avez un accès intime à des images encore dans les "boîtes", à l'oeuvre en devenir de l'artiste, au "magma" créatif à l'état encore brut. C'est pour moi la plus belle et enrichissante des expériences que l'on puisse vivre avec un photographe.



Comment se sont déroulées vos prises de vue pour la série *Espaces Urbains* ?

New York The Fragile City n'est pas un projet "classique" préparé à l'avance, mais plutôt un vrai "journal" photographique d'errance urbaine qui s'est achevé lorsque j'ai quitté Brooklyn pour m'installer en République Tchèque. Depuis des années, je ne sors pas sans un appareil photo même pour aller chercher mon pain et je prends chaque jour des images dont je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elles vont devenir. D'ailleurs, l'acte photographique pour moi réclame une absence totale de réflexion, afin de donner à l'instinct le plus de champ possible. La réflexion vient plus tard, au moment des premières sélections. Lorsqu'ensuite vous mettez des images ensemble, une "ligne" parfois se construit, un projet précis sur lequel vous travaillez inconsciemment se révèle soudain dans le tâtonnement et le doute. *Fragile City* en est un parfait exemple. Ce type d'images sombres, avec beaucoup de bougés et de quasi-abstractions illustrent assez bien l'esprit qui m'animait dans cette période new-yorkaise de l'après-11 septembre...

Pourquoi avoir choisi de travailler en noir et blanc ?

A l'origine, le noir et blanc s'imposait toujours dans mes projets persos pour des raisons économiques. J'ai toujours pu ainsi financer sans trop de problème l'achat mais également le traitement des films et le tirage des photos en faisant tout moi-même. Mais, très vite, le contact avec le labo est devenu une passion aussi captivante que la prise de vue, une activité indispensable et indissociable de l'acte photographique-même. Votre expérience avec vos propres images devient littéralement alchimique et d'une certaine manière presque religieuse pendant ces longues heures dans le noir à peaufiner le rendu de votre tirage, en écoutant en boucle John Coltrane ou un *Aria* de Mozart. J'ai toujours tiré moi-même mes portfolios et mes expos. Avec le digital, c'est une tradition qui hélas se perd. Peu de jeunes photographes travaillant toujours en argentique prennent encore le

temps de développer et tirer leurs images. Récemment, un photographe m'a complimenté sur la qualité de mes tirages... numériques ! Il ne savait pas ce qu'était un tirage baryté ! En quelques secondes, j'ai pris un coup de vieux !

Avec quel matériel avez-vous travaillé ?

Sur la série de New York, avec deux merveilleux appareils à visée télémétrique : le Leica M6 et l'Hasselblad Xpan, un appareil de format panoramique.

Quel message essayez-vous de faire passer au travers de vos photos ?

J'essaye de transmettre l'esprit, l'énergie d'un lieu, ici des coins anonymes de New York. Je perçois la ville non pas comme un chaos de formes et de gens mais comme un être vivant à part entière avec ses multiples personnalités que je tente de découvrir, tout en sachant que je n'en ferai jamais le tour, qu'il restera toujours un mystère. J'aime également photographier les lieux où je ne suis pas sûr de réussir l'image, où il faut plonger au-delà de sa "zone de confiance", là où rien n'est acquis : sujets en mouvement, lieu très sombre ou les deux. Les effets de bougés, que beaucoup qualifient avec erreur de flou, sur mes photos ne sont donc pas gratuits mais répondent vraiment à un besoin profond qui me taraude. Ce qui m'intéresse à l'arrivée n'est pas que le regardant ressente ce que j'ai bien pu percevoir en prenant la photo mais qu'il parte dans son monde urbain à lui, qu'il imagine un New York personnel qui le fasse rêver. C'est lorsque cela arrive que je considère ma photo réussie. En un sens, ma photo devient ainsi plus proche de la réalité car comme nous l'a si bien montré Antonioni dans son chef-d'oeuvre *Blow Up*, une image nette peut nous aveugler. Thomas, le héros du film, croit photographier un simple couple illégitime dans un parc anglais, alors qu'en fait, sans s'en rendre compte il assiste et photographie un meurtre... Mon message est peut-être juste un questionnement : la réalité existe-t-elle uniquement par l'interprétation qu'on en fait ? Méfions-nous de ce monde où l'Image règne en maître absolu...

Que retirez-vous de votre expérience en tant qu'exposant à Toulouse ?

Il y a cette réjouissance certaine de participer, avec quelques images, à l'aventure d'un événement qui en est encore à ses débuts, mais qui va prendre de l'ampleur chaque année avec l'expérience de l'année précédente. Il y a une énergie là-bas et un enthousiasme qui ne trompent pas. Jean-Stéphane Cantero et Pierre Garrigues ont, je crois, deux qualités essentielles pour réussir leur festival : une passion sans ambages, fraîche et communicative pour la photographie et un sens très abouti de la "com", indispensable pour trouver des partenaires et du soutien pour le projet. C'est donc très réjouissant d'avoir l'impression d'apporter sa petite pierre à un projet excitant encore en phase "constructive" et qui a, je pense, de bons jours devant lui. Je conserve un souvenir un peu irréel de cette expérience dans la Ville Rose car les lauréats ne sont restés qu'une journée qui est passée à toute vitesse sauf pour Olivier Perez, petit veinard, qui est Toulousain. Tout comme Arles, Toulouse est une ville fantastique pour abriter un festival photo. En ce joli mois de mai, nous avions tous dans nos bagages la chemise d'été, les lunettes de soleil et les baskets comme pour aller à la plage. On attendait avec impatience de mélanger plaisirs photographiques et plaisirs de rencontres nouvelles sur une terrasse en célébrant l'enterrement définitif de l'hiver. Ce fut le choc de se retrouver dans les rues sous une pluie froide et battante et un vent de grand large, avec le thermomètre montant à peine à cinq degrés. La veille, il avait même neigé sur Carcassonne ! La rencontre avec Alain Mingam et Jean-Luc Marty fut très enrichissante. Loin des "attitudes" plus ou moins snobs que prennent parfois certains "curators" lorsque vous soumettez vos images, pas de jeu de pouvoir chez ces deux grands messieurs de la photo qui communiquent et partagent avec naturel leur amour pour la photographie. Cela fait très plaisir de croiser ainsi des personnes engagées et impliquées comme eux. Malgré un programme assez chargé, ils sont aussi restés le plus possible disponibles pour nous. Je tiens à saluer au passage Hafida Guenfoud et toute l'équipe de SFR présente, qui nous a accueillis comme des papes. Son enthousiasme et sa simplicité résument parfaitement l'impression très positive que je vais garder de cette expérience.



Cette exposition vous a-t-elle permis de nouer des contacts ?

Un festival est toujours un excellent moyen de nouer des contacts improvisés et de rencontrer des passionnés d'images qui deviendront peut-être des amis. Alors, bien sûr, lorsque vous avez la chance d'être invité, il y a en plus un côté "cerise sur le gâteau", vous vous sentez chouchouté comme un môme qui passe ses vacances chez son Pépé et sa Mémé. Une complicité naturelle s'est tout de suite établie entre les lauréats : Philippe Bernard, Luca Sallusti qui est venu avec sa compagne, Pierre Alivon, Olivier Perez et moi-même. Difficile aussi de ne pas connecter immédiatement avec Jean-Stéphane Cantero et Pierre Garrigues qui nous ont accueillis très chaleureusement. Plus tard dans la soirée, j'ai aussi eu le plaisir de rencontrer le jeune homme qui avait tiré les expos ce qui m'a permis de le féliciter : nos images ont été imprimées sur des bâches géantes et le résultat était remarquable. Philippe Bernard et moi étions complètement bluffés car à la base, nos photos respectives sont très difficiles à tirer.

Comment s'est passée votre rencontre avec Jean-Luc Marty lors de la soirée d'inauguration du festival ?

Tous les lauréats et moi-même attendions une rencontre en tête-à-tête avec Jean-Luc Marty qui était prévue et qui finalement n'a pas eu lieu, ce qui est dommage car nous avons tous apporté des portfolios et une telle opportunité ne va pas se représenter de sitôt. Il faut tout de même dire à décharge des organisateurs que le planning a été sérieusement chamboulé par cette incroyable tempête et qu'il serait injuste de porter le blâme à quiconque. Nous avons par contre pu largement nous entretenir avec lui pendant la soirée autour d'un verre. Tout comme Alain Mingam, c'est un sacré "bonhomme" qui nous a tous impressionnés avec sa passion photographique à fleur de peau, son expérience de grand professionnel de l'image et sa simplicité directe, chaleureuse.

Quelles sont les expositions du festival qui vous ont marqués ?

A cause des intempéries, la Garonne, grand fleuve au caractère bien gascon, avait inondé les rives le jour de notre visite. Nous n'avons pu voir aucune des expos à part la nôtre, celle de SFR, miraculeusement accessible. Heureusement, nous avons pu nous rattraper avec l'expo d'Elliot Erwit au Capitole, qui alternait ses photos les plus célèbres avec d'autres moins connues comme cette magnifique image d'un jeune passager clandestin sur un tram en contre-jour à Barcelone en 1951.



Quelle utilisation faites-vous de la plateforme SFR Jeunes Talents ?

J'avoue me connecter assez irrégulièrement et je le regrette car c'est un formidable moyen de se faire des contacts, voir de beaux boulots photographiques et, bien sûr, partager son propre travail. Ce qui est assez génial avec cette plateforme, c'est qu'il n'y a pas que des photographes mais aussi des écrivains, des vidéographes et des musiciens, milieux souvent proches de l'univers photographique et avec lesquels vous pouvez imaginer des collaborations. Avec les appels à création pour les Francofolies par exemple, des groupes de rock ou de pop viennent te proposer de devenir "ami". Même si la démarche n'est pas complètement désintéressée, cela permet de découvrir de nouveaux horizons et des contacts inédits avec des gens qu'il serait difficile de rencontrer autrement.

Avez-vous eu des coups de coeur pour d'autres artistes de la plateforme ?

Tout d'abord j'ai eu l'agréable surprise de retrouver 2 copains photographes avec qui j'entretiens des rapports épistolaires et dont j'estime particulièrement le travail : Sébastien Rieussec rencontré en 2005 à Bamako et que j'ai revu à Arles l'année dernière et Didier Ciancia dont j'avais déjà apprécié sa série *Transhumance*, exposée en 2006 au 1er festival de la photo sociale de Sarcelles, organisé par Xavier Zimbaro. L'autre surprise fut de me retrouver lauréat à Toulouse avec Philippe Bernard que j'avais croisé plusieurs fois au hasard des visites d'expo à Arles l'année dernière. Nous avons échangé cordialement nos cartes de visites et basta, et voilà qu'on se retrouve dans le même bateau Toulousain ! J'aime beaucoup sa série *Nouakchott*. Au moment des entretiens à Paris pour le Grand Prix, j'ai eu le plaisir de rencontrer et boire un godet avec Nicola Lo Calzo dont j'avais vu le superbe travail dans la belle revue belge de photographie *View*. Nicola était mon favori pour le Grand Prix avec Rodrigo Albert et ses splendides *Prisons Intimes*.

Quels sont vos projets ?

M'offrir dès que mes moyens le permettent un nouveau "jouet": l'EOS 1 mark4 et faire des photos "filmées", c'est-à-dire des films très courts avec une image en apparence fixe mais où soudain quelque chose va bouger dévoilant qu'il ne s'agit pas d'une simple photo : un passant traversant le champ, un vol d'oiseau dans un coin de ciel, un bruit insolite, le vent qui subitement va faire vibrer des branchages... Je travaille également sur un script pour un court/moyen métrage de fiction documentaire sur la République Tchèque. Je n'abandonne pas pour autant la photographie, mais j'ai aussi envie de sortir du cadre, d'incorporer du son et du mouvement dans mes images. Depuis longtemps d'ailleurs, le mouvement est présent dans mes photos ainsi que des cadrages que l'on pourrait peut-être qualifier de cinématographiques. Le cinéma a toujours été une fabuleuse inspiration pour moi : Kurosawa, Melville, Jarmusch et bien d'autres sont de véritables héros depuis ma jeunesse. A ce propos, avez-vous vu ce merveilleux film tchèque de Jirí Menzel : *Train étroitement surveillé* ?

La sélection de Philippe Dollo



[Sébastien
Rieussec](#)



[Didier Ciancia](#)



[Philippe Bernard](#)



[Nicola Lo Calzo](#)



[Rodrigo Albert](#)

Propos recueillis par David Héry